

FRANZ-OLIVIER GIESBERT

UN TRÈS GRAND  
AMOUR

roman

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

- LE VIEIL HOMME ET LA MORT, 1996 (« Folio », n° 2972).  
MORT D'UN BERGER, 2002 (« Folio », n° 3978).  
L'ABATTEUR, 2003 (« La Noire » ; « Folio policier », n° 410).  
L'AMÉRICAIN, 2004. Prix du Témoignage biographique 2004 (« Folio », n° 4343).  
LE HUITIÈME PROPHÈTE OU LES AVENTURES EXTRAORDINAIRES D'AMROS LE CELTE, 2008.

### *Aux Éditions Grasset*

- L'AFFREUX, 1992. Grand prix du Roman de l'Académie française (repris dans « Folio », n° 4753).  
LA SOUILLE, 1995. Prix Interallié (repris dans « Folio », n° 4682).  
LE SIEUR DIEU, 1998 (repris dans « Folio », n° 4527).

### *Aux Éditions du Seuil*

- FRANÇOIS MITTERRAND OU LA TENTATION DE L'HISTOIRE, 1977.  
MONSIEUR ADRIEN, 1982.  
JACQUES CHIRAC, 1987.  
LE PRÉSIDENT, 1990.  
LA FIN D'UNE ÉPOQUE, 1993 (*Fayard-Seuil*).  
FRANÇOIS MITTERRAND, UNE VIE, 1996.

### *Aux Éditions Flammarion*

- LA TRAGÉDIE DU PRÉSIDENT, 2006.  
L'IMMORTEL, 2007.  
LE LESSIVEUR, 2009.

UN TRÈS GRAND AMOUR



FRANZ-OLIVIER GIESBERT

UN TRÈS GRAND  
AMOUR

roman

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2010.*

Extrait de la publication

*à V.*





« La vérité est un scandale. Toute  
vérité. La preuve, on l'a clouée sur  
la croix. »

JULIEN GREEN



## AVERTISSEMENT

Ceci est un roman et il ne faut pas le lire autrement.  
Tous les personnages de ce livre sont purement imaginaires, sauf l'amour, le cancer et moi-même.



# 1

Je suis déjà mort plusieurs fois. Ma vie ressemble à toutes les vies et, comme tout le monde, je l'ai passée à mourir. Le jour de ma naissance. À l'enterrement de mon père. Le soir où maman a rendu l'âme. Lors de mon premier divorce. L'après-midi où j'ai rencontré Isabella.

La vérité m'oblige à dire qu'Isabella m'a redonné vie, dans un premier temps. Elle m'a même rassasié de bonheur, jusqu'à ce qu'elle me tue sans préambule, un dimanche de printemps, pour ne laisser de moi que le type qui va maintenant remuer ses souvenirs devant vous avant de retourner dans son cercueil.

Je m'appelle Antoine Bradsock. Si mon nom ne vous dit rien, vous m'avez sûrement vu, tard, le soir, à la télévision. Un guignol avec un air égaré et un regard torve à cause d'un œil qui envoie l'autre paître. Au temps de ma gloire, je présentais chaque jeudi une émission littéraire sur une chaîne publique, case

où je suis revenu quelque temps au terme d'une éclipse de plusieurs années.

J'avais trouvé ce travail après avoir quitté la direction de la rédaction d'un grand quotidien pour mésestante prolongée avec mon nouveau patron, un affairiste qui se prenait pour un homme de presse. Comme il était malin, il avait tout compris, sauf que les journaux ont la maladie dès lors qu'ils sont couchés devant les pouvoirs politique, économique ou publicitaire. Je ne lui en ai pas voulu. D'abord, il était très sympathique. Ensuite, ayant occupé ce poste pendant douze ans, j'avais besoin de repos. Je pensais aussi me consacrer à mon « œuvre », pour parler comme un de mes collègues que la vanité n'a toujours pas étouffé, au point que je me demande si, finalement, elle ne lui donne pas des ailes. J'ai fini là où se recyclent tous les ratés : à la télévision.

À l'époque, j'avais beaucoup d'amis. Même si je n'étais célèbre que pour ma célébrité, tous me trouvaient du talent et je les croyais. Je me teignais les cheveux, me tartinais la figure de crème de beauté, détartrais régulièrement mes dents, fréquentais les salles de sport, recevais plus de trente messages par jour sur mon portable et au moins six fois plus de mails sur mon ordinateur. Je ne savais plus où donner de la tête. J'étais un type moderne.

Quand j'ai été viré de la télévision, à quarante-huit ans, pour cause de baisse d'audience, j'ai décidé de quitter la capitale et de changer de vie. En vérité, je

n'avais pas le choix. Même si j'eus souvent, par la suite, des bouffées d'aigreur, presque toujours provoquées par les regards de commisération que l'on portait sur moi, je ne me sentais pas déclassé, d'autant que ma nouvelle femme était très riche. J'étais heureux de retrouver le soleil, les tomates et ma Provence natale.

Je préparais quand même mon retour à Paris. Mon fils aîné, un avocat trentenaire et prospère, m'avait dit un jour avec la cruauté des enfants qui estiment qu'on ne les a pas assez aimés :

« Tu es fini, papa.

— Détrompe-toi, Frédéric. Je n'ai pas encore arrêté de donner des coups de bélier dans les portes. Il y en a bien une qui, un jour, s'ouvrira. »

À Paris, tout le monde m'avait oublié mais je n'oubliais personne. J'appelais de temps en temps ceux qui voulaient bien me prendre au téléphone, pour me rappeler à leur souvenir.

Revenu à mon premier métier, j'enseignais la philosophie dans un lycée d'Avignon tout en écrivant deux ou trois livres par an, mais je n'en publiais qu'un seul pour ne pas saturer les librairies. Je donnais aussi de temps à autre des conférences sur mes sujets de prédilection, la religion et l'histoire.

Pour mes romans, en revanche, c'était le commencement de la fin. Mes lecteurs se lassaient, les éditeurs aussi.

Les romans sont des histoires vraies racontées par des menteurs. Mais je ne suis pas assez menteur. Je me

force. Quand je me hasarde dans la galéjade ou la mystification, il me semble que ça sonne faux. Alors, j'ai décidé, dans ce livre, de rester au plus près des faits.

Certes, ma vie est un mensonge. J'allais dire une imposture mais ce serait forcer le trait. Je suis comme tout le monde, je me laisse porter par le personnage qui, depuis longtemps, m'habite. Dessous, mieux vaut ne pas gratter. Il n'y a que de la poussière, et un peu de poudre aux yeux. Il est temps de faire le ménage et je ne sais trop par quoi commencer.

Je suis dans la position de l'employée de maison qui, appuyée sur son manche à balai, contemple le cloaque qu'il va falloir nettoyer. Comme elle, je me sens un peu effrayé par le travail et la peine qui m'attendent.

Il suffit de regarder mon bureau pour comprendre mon état d'esprit. C'est un capharnaüm où l'on peut trouver des piles de livres, une tablette de chocolat entamée, divers journaux et magazines, trois cannettes de bière vides, deux tartines de pain rassis, un pot de miel sans couvercle avec une petite cuillère qui trempe dedans, ainsi que des classeurs bourrés de lettres d'amour et deux boîtes à chaussures où je garde des photos et des souvenirs de toutes sortes. Je passe des heures à fouiller ces rebus, comme un paysan retourne la terre. J'appelle ça le musée de ma vie.

Je suis le gardien de ce musée pour quelques semaines encore, car, quand j'aurai terminé ce livre,



ces rognures du passé finiront au fond d'un carton, dans le garage, sous des factures et des photocopies de déclarations fiscales. Après ma mort, mes héritiers les jetteront avec les vieux papiers. C'est ce qu'ils pourront faire de mieux.

Les récits de ce genre sont souvent l'œuvre du ressentiment, de la vanité ou de la déploration, mais je n'ai pour dessein que de raconter la vie et la mort d'un très grand amour, en rassemblant les images dispersées dans ma mémoire pour les graver à jamais dans le marbre d'un livre, leur tombeau.

Je n'ai pas l'intention d'entacher la réputation de personnes dont le premier des crimes aura été de croiser, un jour, mon chemin. Mais si tel était le cas, puisque j'ai décidé de tout dire, sachez que je l'ai fait sans haine. J'ai compris très tôt qu'il valait mieux passer sa vie à aimer plutôt qu'à détester. On se sent mieux, le soir, avant de se coucher. De surcroît, haïr fatigue. Je n'ai plus l'âge.

Je me souviens de cette journée avec précision. C'était un samedi. Le samedi 2 juillet \*\*\*\*. Il faisait très beau. J'étais venu donner une conférence sur les Vaudois au château de Lourmarin.

En venant d'Avignon, alors que je longuais les collines molles du Luberon, j'avais perpétré, bien involontairement, un massacre de papillons. Ils tombaient du ciel pour s'écraser sur mon pare-brise.

À Lourmarin, il pleuvait encore des papillons. Des tombereaux d'ailes dégringolaient, valdinguaient, puis s'élançaient vers l'azur, ivres de soleil et de bonheur, avant de ruisseler au fond de l'horizon pour revenir ensuite. Je crois qu'ils étaient perdus. À moins que le vent ne leur eût tourné la tête.

Quand j'arrivai à destination, mon pare-brise était couvert de sang de papillon, un jus blanchâtre qui formait, avec sa compote d'ailes et de thorax, une bouillie répugnante. Dès que je descendis de voiture, je nettoyai frénétiquement ma vitre, sans grand

succès, quoique deux paquets de Kleenex y soient passés.

Les organisateurs avaient pensé à tout, sauf que j'étais dans une mauvaise passe. Sur le plan de la notoriété et de la production littéraire. Il n'y avait donc eu, pour ma conférence, ni retape ni réclame, et le public pouvait se compter sur les doigts de cinq mains. Des retraités, des curieux, quelques touristes, une anorexique et, à côté d'elle, une jeune fille aux cheveux d'or.

Avant les causeries, j'essaie toujours de mettre les rieurs de mon côté avec une formule que j'utilisai de nouveau ce jour-là : « Comme disait ma grand-mère, la meilleure façon de ne pas s'endormir pendant les conférences, c'est de les faire soi-même. »

Au diable la modestie, je n'ai jamais vu personne s'endormir pendant mes conférences sur les Vaudois, ma spécialité. Ce sont des hérétiques que les armées de François I<sup>er</sup> et du pape Paul III ont décidé, en 1545, de faire disparaître de la surface de la terre. Ces malheureux n'avaient qu'un seul tort, ils n'allaient pas dans le sens de l'Histoire. Chrétiens mais non catholiques, ils refusaient la confession, le purgatoire et l'eucharistie. Ils n'aimaient pas la superstition, ni le mensonge ni, surtout, l'argent. Ils répandaient partout des paroles bibliques, du genre : « Alors, vous, les riches, pleurez à grand bruit sur les malheurs qui vous attendent ! Votre richesse est pourrie, vos vêtements rongés par les vers. Votre or et votre argent rouillent

et leur rouille servira contre vous, elle dévorera votre chair comme le feu. »

Très vite, pendant ma conférence, je n'eus plus d'yeux que pour la jeune fille aux cheveux d'or qui se tenait mal, avec des manières de garçon, les jambes légèrement écartées, ses mocassins de daim clair négligemment posés sur le dossier du siège de devant. Elle était assise au troisième rang avec deux autres personnes. Sur ses lèvres errait le sourire un peu moqueur des gens de la famille, cousins éloignés ou pièces rapportées, qu'on n'a pas vus depuis longtemps et à qui on ne la fait pas. Je sus tout de suite que je la connaissais et qu'elle me connaissait.

C'était elle. Plus je la regardais, plus je comprenais que c'était elle.

Voilà ma tragédie : je suis un homme. Autrement dit, le seul animal de la Création qui a sa queue devant et ne cesse de courir après. Depuis longtemps, j'attendais la femme de ma vie. Je l'attendais partout. En pleine nature, quand je courais dans les forêts ou sur les plages. Dans les musées, les magasins, les cafés. Sur tous les continents où j'ai voyagé. À toute heure du jour et de la nuit. Il me semblait que j'allais tomber sur elle à chaque instant, qu'elle irait droit à moi, les bras ouverts, et me sauterait au cou pour m'embrasser.

J'étais sûr de l'avoir rencontrée dans une autre existence et je savais que je la reconnaîtrais. Je l'imaginai assez grande, les cheveux en désordre, le regard pro-

*Achevé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 3 décembre 2009.  
Dépôt légal : décembre 2009.  
Numéro d'imprimeur : 75056.*

ISBN 978-2-07-012819-8/Imprimé en France.

172692



# Un très grand amour Franz-Olivier Giesbert

Cette édition électronique du livre *Un très grand amour*  
de *Franz-Olivier Giesbert*  
a été réalisée le 22/12/2009 par les Editions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé  
d'imprimer en décembre 2009 (ISBN : 9782070128198)  
Code Sodis : N39500 - ISBN : 9782072376726